

mation graduelle de langues différentes. Qui ne voit, du reste, que le miracle, ainsi transporté de la linguistique dans l'ordre moral et politique, s'élève en perdant de son authenticité? Cette *anarchie* semée par Dieu, c'est du merveilleux invisible et qui échappe à la preuve, comme la grâce; la Bible prête les gros miracles, bien matériels, bien frappants et qui excluent toute cause naturelle. M. Le Noir a besoin de l'élément temps pour créer des langues diverses; la Bible n'est pas embarrassée pour si peu.

III. — La polémique rationaliste contre le miracle de *Babel* peut se résumer dans les lignes suivantes de M. Larroque : « L'auteur de la Genèse ne se donne pas beaucoup de peine pour expliquer le fait de la diversité des langues. Il l'attribue à une entreprise qui dépasse les bornes ordinaires de l'enfance. Les hommes forment le projet de construire avec des briques une tour dont le sommet devait atteindre le ciel. Jehovah descend pour visiter leur ouvrage, et, comme s'il avait à craindre de leur part une escalade, il les empêche de continuer, en les faisant parler des langues différentes. On ne saurait, j'en conviens, assigner la limite où s'arrête la sottise humaine. Admettons donc qu'il y ait eu des hommes assez insensés pour former un pareil projet. Dans cette supposition, je dis qu'il y avait un moyen d'embarrasser, et de punir leur sottise, mille fois plus efficace que le miracle auquel on fait recourir la puissance divine, c'était tout simplement de les laisser faire. Mais alors il eût fallu chercher une explication rationnelle de la diversité des langues, et cette manière trop peu expéditive et trop peu merveilleuse de procéder n'était pas dans les habitudes de l'auteur de la Genèse. » M. Larroque ajoute avec raison que l'étymologie du mot *Babel*, telle que la donne le récit biblique, est inacceptable. *Babel* n'a jamais voulu dire *confusion*; ce n'est pas autre chose que le nom de Babylone, ainsi appelée, de ce que Bel ou Baal y était honoré. Or, le mot Bel signifie *maître*, ce qui n'a aucun rapport avec la *confusion*.

Si nous sortons de la polémique pour demander à la critique débarrassée de toute préoccupation étrangère à la science, l'origine de la légende de *Babel*, M. Renouvier nous répond (*Introduction à la philosophie analytique de l'histoire*) « qu'elle se rattache doublement à celle du déluge des Hébreux, et par le sentiment qui la leur inspira, et par la nécessité d'expliquer, dans leurs données, la prompt dispersion et les langages si vite incohérents des membres d'une seule famille. Ce sentiment est la répulsion profonde des Sémites nomades, demeurés plus simples et aussi plus moraux, pour les Sémites sédentaires de la vallée de l'Euphrate, pour le déploiement d'une civilisation ardente où le travail, le crime et le plaisir avaient fait alliance et engendré des cultes en rapport avec les nouvelles mœurs; en un mot, c'est la haine des constructions et des villes. La descente de Jehovah, le miracle par lequel il confond les lévres des travailleurs de la grande tour de briques, sont une reproduction affaiblie de l'acte de la destruction des hommes, et répondent à la persistance de la même cause, savoir la tendance humaine aux grandes agglomérations, à la vie civilisée, à ses vices, à ses cultes. Il est possible que la légende ait encore trouvé un appui pour se former, dans quelque événement naturel ou politique de l'ancienne histoire de Babylone. Ce qui est plus certain, c'est que cette ville fut de tout temps une sorte de rendez-vous des peuples en Asie, la cité polyglotte par excellence. » Le même écrivain fait remarquer que la lutte des *nuages* contre la *lumière* dans le Rig-Veda, la révolte et la chute des *Titans* dans la mythologie grecque, l'insurrection originelle d'*Ahriman* et la condamnation des *Deus* dans le mazdéisme, les excès des *géants* antédiluviens de la Genèse, l'entreprise impie des *hommes de Babel*, et enfin le *dogme égyptien des Fils de la défection* et de la victoire du *Seigneur suprême*, ne font que répéter une seule et même idée primitive, variée selon l'intelligence et la moralité des peuples. L'analogie de ces mythes peut s'expliquer soit par l'analogie des causes qui ont sollicité en divers milieux l'esprit humain, soit par les communications résultant du contact des races. « Il faut tenir compte, dit M. Renouvier, de ce que les données du problème du mal et les éléments généraux du sentiment religieux ont dû suggérer d'idées communes aux hommes des races les plus différentes. Mais il ne faut pas non plus oublier que l'existence des mythes dont nous venons de parler nous amène à un lieu et à un temps où plusieurs de ces races ont été certainement en communication plus ou moins prolongée. »

Quant à la science du langage, ses résultats les plus récents et les plus authentiques sont loin d'être favorables à l'orthodoxie. L'idée d'une origine commune des langues ne se soutient plus guère parmi les linguistes que grâce aux préjugés théologiques ou métaphysiques. Ceux qui l'admettent (et ils sont aujourd'hui les moins nombreux) se gardent bien d'expliquer par le miracle, la diversité des langues, ce qui serait une façon de ruiner leur propre thèse; ils ont soin de dire que cette diversité leur paraît très-naturellement explicable. « Dans l'étonnante fécondité de la première émission des sons instinctifs et na-

turels, dit M. Max Müller (*Science du langage*), et dans le triage différent de ces racines que firent ensuite différentes tribus, nous pouvons trouver l'explication la plus complète de la divergence des langues, toutes issues d'une même source. Nous pouvons comprendre non-seulement comment le langage s'est formé, mais aussi comment il a dû nécessairement se scinder en une foule de dialectes. » V. LANGAGE.

IV. — Le nom de *Tour de Babel* est demeuré proverbial pour désigner une assemblée tumultueuse, où règne une grande confusion d'opinions et de discours; une réunion, une collection de choses qui ne se relient pas entre elles par des rapports communs.

Voltaire raconte qu'une dame disait un jour, à la cour de Versailles : « C'est bien dommage que l'aventure de la *tour de Babel* ait produit la confusion des langues; sans cela tout le monde aurait parlé français. »

Les jeux de mots ont toujours été de mode en France : il y a près de deux cents ans qu'un révérend père jésuite disait que, si les hommes ont construit la *tour de Babel*, les femmes ont fait celle de *babil*. Molière fait dire à Mme Pernelle, très-forte sur ces sortes d'étymologies :

C'est véritablement la tour de Babylone;
Car chacun y babille, et tout le long de l'aune.

M. Alfred de Musset transporte la *tour de Babel* sur nos chemins de fer :

Sur deux rayons de fer un chemin magnifique
De Paris à Pékin ceindra ma république;
La, cent peuples divers, confondant leur jargon,
Feront une *Babel* d'un colossal wagon.

« La presse, cette machine géante, qui pompe sans relâche toute la sève intellectuelle de la société, vomit incessamment de nouveaux matériaux pour son œuvre; le genre humain tout entier est sur l'échafaudage; chaque esprit est maçon; tous les jours une nouvelle assise s'élève : certes, c'est là aussi une construction qui grandit et s'amorce en spirales sans fin; là aussi, il y a confusion des langues, activité incessante, labeur infatigable, concours acharné, de l'humanité tout entière, refuge promis à l'intelligence contre un nouveau déluge, contre une submersion de barbares : c'est la seconde *tour de Babel* du genre humain. »

VICTOR HUGO.

« Les éditions de l'*Encyclopédie* se multiplient au dehors de la France, et toute l'Europe lettrée peut contempler plus ou moins librement la *Babel* édiflée par les philosophes français.

« *Babel*, en effet, mais construite avec bien des matériaux précieux. Il y eut autre chose qu'un orgueil impie dans cette espèce d'apothéose de l'esprit humain : il y eut l'amour sincère de l'humanité, cette religion terrestre qui survit à la religion de l'idéal et de l'éternel, et qui permet d'en espérer le retour, tant qu'elle n'est pas elle-même étouffée sous l'égoïsme scepticisme et le matérialisme pratique. »

HENRI MARTIN.

« Au jour et à l'heure fixés, la grande compagnie de Paris fit irruption dans les salons du docteur Raoul; ils se trouvèrent trop petits pour tout contenir. Ce qu'on y voyait de plaques et de cordons étrangers était prodigieux : les Jarretière, les Saint-Esprit, les Toison d'or, tous les autres ordres, réunis de tous les points de l'univers, se trouvaient représentés à cette fête; on eût dit un congrès ou une *Babel*, car toutes les langues s'y confondaient. »

LOUIS REYBAUD.

« Escorté de quelques citoyens, M. Ledru-Rollin se mit en marche pour l'Hôtel-de-Ville. L'arène resta à la multitude sans chefs. C'est l'heure du tumulte délirant, des motions folles, des grandes excentricités populaires. La tribune, débordante comme un pressoir et toute chargée de grappes humaines, laisse échapper mille cris incompréhensibles : c'est le gouvernement de l'anarchie dans le royaume de *Babel*, c'est la confusion dans les cris et les interpellations. »

HIPPOLYTE CASTILLE.

« Une femme de bien ne coucherait pas avec son mari, ni une coquette avec son galant, s'ils ne leur avaient parlé ce jour-là d'affaires d'Etat; elles veulent tout voir, tout connaître, tout savoir, et, qui pis est, tout faire et tout brouiller. Nous en avons trois, entre autres, qui nous mettent tous les jours en plus de confusion qu'il n'y en eut jamais à *Babel*. »

Paroles du cardinal Mazarin
à don Louis de Haro.

« Il y eut, vers trois heures du matin, un moment de confusion assez plaisant : les hommes qui voulaient partir s'apercevaient alors tous à la fois que le chapeau qu'ils tenaient à la main n'était pas leur chapeau; une fée moqueuse avait sans doute opéré ce prodige. Alors une immense chasse commença autour de nous, et l'on entendit des dialogues incom-

préhensibles, inouïs : « Votre chapeau est-il à vous? — Non. — J'ai envie de vous donner le mien, qui n'est pas à moi. » Le jeune péda-
gant qui était près de nous, et qui ne manquait pas une occasion de faire valoir son érudition, dit : « C'est la *Babel* des chapeaux. »

Mme EMILE DE GIRARDIN.

Babel (LA TOUR DE), revue de M. **, représentée pour la première fois à Paris, sur le théâtre des Variétés, le 24 juin 1834.

Cette pièce offre ceci de remarquable qu'elle n'avait pas moins d'une trentaine de pères : MM. Adam, Alboize, Aude, Barthélemy, Blanchard, Anicet-Bourgeois, Brazier, Brunswick, Chabot de Bouin, Cogniard frères, de Courcy, Armand et Achille Dartois, Deslandes, Didier, Duflot, Dumanoir, Alexandre Dumas, Dumesan, Dupin, Jaime, Lafargue, Langle, de Leuven, Lhéric, Mallian, Roche, Rochefort, Saint-Georges. Tous ces noms, dont la réunion offre un exemple de collaboration assurément unique, furent remplacés sur l'affiche par trois étoiles. Le produit de cette œuvre collective devait être versé dans la caisse de secours des auteurs dramatiques, et chacun avait apporté à l'édifice si bien nommé son contingent de couplets, de bons mots et d'esprit. M. Alexandre Dumas n'en fut pas le collaborateur le moins actif, si l'on en croit M. Théodore Muret. La petite presse tirait alors le meilleur de sa poudre sur le *Constitutionnel*, et envoyait chaque jour à ce grave journal ses balles les plus meurtrières. Un homme qui lisait le *Constitutionnel* était à jamais ridiculisé; les caricatures du temps attestent, sur la foi des plus spirituels crayons d'alors, que cet organe bien pensant conduisit les malheureux assez abandonnés de Dieu pour s'en repaître, à l'abrutissement le plus invétéré. Au théâtre on fit chorus; le *Constitutionnel* n'avait-il pas crié au scandale quand la Comédie-Française avait voulu jouer *Antony*? Ne l'accusait-on pas d'avoir provoqué l'interdiction du *Roi s'amuse*? Pour tout expliquer d'un seul mot, disons qu'il s'était fait journal ministériel. M. Alexandre Dumas saisis donc l'occasion qui lui était offerte, et traduisit son ennemi le *Constitutionnel* dans la *Tour de Babel*, sous les traits d'un vieux gouteux, muni d'un garde-voix vert, et affublé du nom significatif de *Pudibond-Rococo*. Le rôle était d'ailleurs fort bien joué par Cazot. Pudibond-Rococo a, pour industrie, de « faire une feuille tout entière, à raison de trente sous la ligne, où les nouvelles politiques et étrangères sont tarifées comme à la douane. »

Dans mon grand journal
Je suis souvent bien somnifère;
Mon style banal
Est parfois lourd comme un quintal.
Mon ton doctoral
Fait bâiller même la portière,
Mais je suis moral
Comme un garde municipal.

Pudibond-Rococo se pique d'être légal, *constitutionnel* et classique; selon lui, il n'y a plus de littérature en France depuis les beaux jours de l'Empire; survient le bel *Antony*, qui le prend à partie et l'accuse de lui avoir donné un croc-en-jambes à la porte de la Comédie-Française. Notre vieux gouteux, branlant et chevrotant, ne s'en défend pas, il s'en fait honneur, au contraire; car c'était, prétend-il, pour protéger la pudeur et la décence, dont il est le représentant attitré, malgré son ancien faible pour les anecdotes un peu grasses de Pigault-Lebrun et les gaillardises de Parny. En outre, il prétend être l'héritier en ligne directe, l'ayant-cause de Molière, de Corneille et de Racine. *Antony*, pour toute réponse, déclare une tirade romanesque où la charge du genre n'est pas non plus ménagée. Une lettre lancée d'une avant-scène tombe aux pieds de Rococo. Le bonhomme la ramasse et la décrochète. C'est une lettre de désabonnement, la soixante-quatrième de la journée; et ici il n'est pas inutile de rappeler une caricature de Travies, qui eut alors une vogue considérable dans le *Charivari*, et qui représentait le *désabonnement au Constitutionnel*, la queue qui se pressait en permanence rue Montmartre, en face du marchand de briques, non pour s'abonner, mais pour se désabonner avec enthousiasme. « La vérité est, dit M. Théodore Muret, que la clientèle du patriarcat libéral de la Restauration s'éclaircissait à vue d'œil, et qu'au sein de la faveur officielle, il avait lieu de pleurer les beaux jours de ses dividendes avec ceux de sa popularité. » Cette lettre, tombée de la salle, exaspère Pudibond-Rococo; il s'en prend à *Antony*, qu'il traite de bâlard; mais *Antony*, qui n'a pas sa langue dans sa poche, réplique rudement à son ennemi, en l'appelant :

Un bâlard octogénaire
Dont le langage est glacé;
Un vrai bâlard littéraire,
Dont le bon temps est passé.
Bâlard de bonapartisme,
Bâlard de moralité;
Bâlard de patriotisme
Et bâlard de liberté!

Ainsi était traité, à la face du parterre ardent à battre des mains, ce *Constitutionnel*, naguère le chef de file et le potentat du journalisme. Le *vaudeville final de la Tour de Babel* contient un couplet qui rappelle les débats sur la question algérienne :

Si, pour plaire à l'étranger,
Quelque doctrine
Parle encor de rendre Alger,
Jetons-lui la pierre.

« Il y avait, ajoute l'auteur de l'*Histoire par le théâtre*, une notabilité de l'ancien côté gauche littéraire représenté par le *Constitutionnel*, un poète en faveur sur le Parnasse libéral de la Restauration, qui était enveloppé dans la même réaction, poursuivi et criblé des mêmes traits que ce journal, c'était M. Vernet, maintenant l'honorable doyen des gens de lettres et des auteurs dramatiques. »

Babel (LA TOUR DE), comédie en cinq actes et en vers d'Adolphe Bruant (Liadières), représentée pour la première fois à Paris, sur le Théâtre-Français, le 19 juin 1845.

« L'action, dit M. Théodore Muret, était censée se passer en Angleterre, sous le règne de Guillaume III; mais la transparence de l'allusion laissait parfaitement apercevoir la France derrière l'Angleterre, Louis-Philippe d'Orléans, roi par la révolution de 1830, derrière Guillaume d'Orange, roi par la révolution de 1688. Les différents partis hostiles se coalisent pour une œuvre commune de renversement. Ils sont personnifiés dans un vieux soldat de Cromwell (les républicains), dans un marquis jacobiniste (les légitimistes), auxquels s'allie un bourgeois sot et vaniteux (le centre gauche, le tiers-parti). Un jeune peintre qui, dans la naïveté de son cœur, croit à la liberté, au dévouement, aux vertus civiques, se laisse entraîner dans cette conspiration nuancée et panachée. Mais un certain Calloughmore, agent secret du gouvernement, jette parmi les conjurés la désunion, la confusion des langues; de cette aggrégation hétérogène, il fait une tour de *Babel* politique. Les offres de places et de faveurs sont des moyens que ce personnage ne se fait pas défaut d'employer et avec un plein succès. Quant à l'honnête artiste, dont l'atelier est décoré des bustes de Décius, de Cato et autres personnages célèbres dans les annales du patriotisme et du dévouement, le sceptique disciple de Machiavel lui démontre que ces hommes-là furent des niais, des imbéciles, et que bien sots seraient aussi leurs imitateurs. » A cette action s'amalgamait à peu près une historiette amoureuse de couleur assez terne, accessoire obligé, greffé pour la forme sur le sujet principal. « Tourner en ridicule toutes les opinions sincères, lisons-nous dans l'*Histoire par le théâtre*, représenter tout drapeau comme couvrant un intérêt, quand il ne couvre pas une sottise, prétendre qu'il n'y a pas d'indépendance à l'épreuve d'une place ou d'une pension, et, qu'au lieu de tuer un adversaire, un gouvernement n'a qu'à le gagner et à l'avilir; refuser de la sorte aux partis contraires même l'honneur de la conviction, telle était la conclusion bien manifeste de la *Tour de Babel*. » Des vers assez fades, rococos et filandreux, quelques rares intentions théâtrales perdues dans le plus détestable entourage, voilà tout ce que les amis de l'auteur, dans leur indulgence excessive, purent essayer de mettre en relief pour sa défense. D'ailleurs, comme le fait remarquer l'écrivain à qui nous empruntons ces détails, aucun mérite d'exécution n'aurait pu excuser une pareille attaque dirigée contre des sentiments que les hommes sans conviction eux-mêmes devraient avoir le bon goût de respecter chez autrui. Le scepticisme de M. de Rantzen dans la comédie de Scribe, *Bertrand et Hatim*, se dissimulait au moins sous une forme légère et spirituelle; mais, dans la *Tour de Babel*, l'auteur procédait tout crûment; jamais l'immoralité politique ne s'était affichée plus brutalement. Aussi arriva-t-il une chose qui ne doit pas étonner. Cette dose malfaisante, servie trop abondamment, provoqua des nausées parmi les spectateurs et fut rejetée de suite. L'intention de la pièce s'était à peine manifestée, que le soulèvement de l'opinion en fit justice. Quand, néanmoins, les romains du parterre, soutenus par des voix salariées, demandèrent l'auteur, ce fut au milieu des plus violentes protestations et des sifflets les plus aigus que l'acteur Samson vint jeter le nom d'Adolphe Bruant. Le nom inconnu était, on le savait, un pseudonyme; mais quel auteur réel se cachait derrière ce masque? C'est ici que les colloques passionnés des entr'actes cessaient de s'accorder. La présence de plusieurs personnages de la cour prouvait suffisamment l'intérêt que l'on prenait en haut lieu à ce malencontreux ouvrage. De plus, on s'accordait à dire qu'il fallait que des influences considérables eussent pesé sur le Théâtre-Français pour qu'il osât donner une pareille production. « On nommait M. Liadières, député, officier d'ordonnance du roi, auquel son grade dans le génie militaire ne conférait pas absolument le génie dramatique; mais au moins ses tragédies de *Conradin* et *Frédéric*, de *Jean-sans-Peur*, de *Jane Shore* et de *Walstein*, offraient un certain mérite, et appartenaient au genre estimable, que ne pouvait revendiquer la *Tour de Babel* dans aucune acception du mot. D'autres citaient M. Trognon, M. Vatout; d'autres tenaient pour M. Larnac, ancien instituteur et secrétaire des commandements du duc de Nemours. Il y avait des voix qui attribuaient la pièce au duc de Nemours lui-même, ou qui remontaient jusqu'au roi Louis-Philippe en personne. Contre la coutume, le secret de la comédie avait été bien gardé; mais il est positivement connu, à présent, que l'auteur si mal inspiré était M. Liadières. » Sous la République, le même M. Liadières eut encore une autre mauvaise inspiration; il fit jouer au Théâtre-Fran-